

“Sens de la vérité — J’applaudis à tout scepticisme auquel il me serait permis de répondre "Essayons !".
Mais qu’on ne me parle plus d’aucune de ces choses ni de ces questions qui n’admettent pas l’expérience.
Telle est la limite de mon "sens de la vérité" : car au-delà, l’audace a perdu ses droits.”
Nietzsche, *Le Gai Savoir* I – 51

Quelle folle audace de la psychanalyse qui admet l’expérience, celle de la question du sujet !

Lorsque *Link* nous interroge sur la garantie en psychanalyse, lier l’audace à la garantie c’est souligner la valeur de ce désir particulier qui permet l’expérience subjective : l’audace du désir de l’analyste.

Quant à l’expérience collective, l’Ecole et la garantie, nous sommes dans ce temps où notre association se dote d’une Ecole. Ce vote fut-il prématuré, comme le propose Marie-Jean Sauret dans le *Link* n°11 ? Pour moi oui, “je suis en retard !” quant à un vote qui a déjà eu lieu pour une pensée en cours d’élaboration : “le temps pour comprendre”. Alors faire de ce retard, non pas regret indépassable mais expérience, celle de transmettre un cheminement, quand on m’interroge sur la garantie en psychanalyse. Ces questions d’ailleurs se croisent, la garantie, le retard, l’Ecole, la décision...

Mais je reprends mon point initial qui est celui de lier la psychanalyse à l’audace de l’expérience, suivre ce chemin qui m’a amenée au bout du compte à la valeur de la précaution et redécouvrir à cette occasion que la précaution dans le dictionnaire est un autre nom de la garantie.

1/ L’invention de la psychanalyse est en elle-même audacieuse

L’audace n’est pas la facilité, et l’expérience freudienne rencontre une difficulté par laquelle elle ne suscite pas la sympathie de l’auditeur : la psychanalyse pose une limite à la puissance humaine. Non seulement la terre n’est pas le centre de l’univers, l’homme n’est rien de mieux que l’animal mais en plus avec Freud, le moi n’est pas maître dans sa propre maison . A la révolution copernico-darwinienne, Freud avec l’inconscient inflige à l’homme une pénible et troisième humiliation : “le psychisme ne coïncide pas avec le conscient”. Ce principe de non-coïncidence ne s’arrange pas avec Lacan puisque “Je est un autre”. Le sujet n’est pas son intelligence, il n’est pas sur le même axe, il y a de l’excentrique . Chaque pas, essentiel, de l’analysant, est excentrique à lui-même. Mais il y a pire encore, car là où la vérité se cherche “à coté”, cette vérité ne pourra pas au bout du compte se dire toute. Pas de mot ultime, le réel a effet de trou. La non-pensée au plus intime de la pensée fait déchoir la vérité. Il faut de l’audace pour proposer ce trajet qui va de la puissance au pire. Alors faut-il qu’elle libère le désir du sujet pour en valoir l’enjeu ! Sinon nous en serions réduits à n’être que porteurs d’une pénible nouvelle.

2/ La pratique analytique est audacieuse

“ “On ne peut penser et écrire qu’assis. ” (Gustave Flaubert). Je te tiens nihiliste. Etre cul de plomb, voilà par excellence le péché contre l’esprit ! Seules les pensées qu’on a en marchant valent quelque chose.” (Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, Pensée 34)

On le sait, la psychanalyse n’est pas un “métier” de cul de plomb, elle est même osée puisqu’elle s’écarte de l’assise des habitudes dominantes. Comment ne pas reconnaître l’audace du psychanalyste dans l’allant du silence comme dans celui du dire : se taire au bord du vide pour préserver le rythme de la marche et le dire contre l’inertie. De même, il n’y a pas d’assise dans l’accueil de chaque demande mais plutôt plasticité à chacun. Nul n’est équivalent du fait du réel en jeu dans l’expérience : non-équivalence entre les sujets, les expériences et les possibles aboutissements. C’est souvent d’ailleurs étrange pour le psychanalyste, cette diversité du symptôme, cette modalité singulière du “y croire”, comme dit Lacan, là où il n’y a pas de rapport sexuel.

Le symptôme est à la fois création solide et hasardeuse. Parfois il introduit une dialectique nouvelle, il fait jurisprudence là où l’ancêtre, le code civil de 1804, n’a pas pu, bien sûr, anticiper de toutes ces trouvailles humaines. Pour preuve, s’il en fallait, une vieille et mémorable affaire judiciaire de 1861 qui oppose deux voisins. L’un dans son jardin “s’éprend” de construire des montgolfières. Belle ambition, mais néanmoins extravagante. Le voisin en a la vue et sans doute le devenir compromis. Alors sur le mur mitoyen, il érige des pieux acérés ! Jouissance abusive du droit de propriété, troubles du voisinage ? Cela va faire gloser dans le milieu. Pour nous, il s’agit d’un pieu(x), bien nommé, pour un “y croire” ; croire que les rapports entre voisins existent et qu’il faudrait s’en défendre. Supposer au voisin, à l’Autre, une intention, une jouissance même, vous concernant, c’est là sans doute où il lui faut un pieux pour entamer cette jouissance. Quant à l’analyste, il prend part au symptôme, une “part-allante”, pourrait-on dire, et non statique. Le sens du mouvement est dans l’allant contre la garantie supposée du pieux ou de la montgolfière vers un reste, ballon de baudruche ou peau de chagrin.

3/ “L’Ecole audacieuse” et la précaution

Les institutions, nécessaires, ne sont pas par nature audacieuses. Organisatrices d’un fonctionnement, elles contiennent les particularités pour un collectif possible. Une Ecole de psychanalyse, la nôtre, celle du Champ Lacanien, peut-elle prétendre à ce trait d’audace ? La crise le fut. Mais ce trait d’audace, fût-il initial, portera-t-il à conséquence lorsque l’on conjoint la valeur de l’audace à ses conséquences, soit à l’expérience qu’elle admet ? A l’aube de notre Ecole, on voit fonctionner des vœux divers, des états d’esprit différents : plaisir, contentement, crainte, déception quant à l’option, aboutissement... J’interrogerai un trait, la crainte du retour au même : mêmes difficultés, mêmes errances, même impossible. Serait-ce déjà la même chose qu’à l’ECF ? A l’inverse, si nous avions choisi une autre option d’Ecole, une Ecole qui se serait décalée des structures proposées par Lacan en 64 et 67, aurions-nous échappé à cette crainte du retour au même ?

A ces questions, est-il trop tôt ou trop tard pour y répondre ?

Mon cheminement est plutôt alors de questionner en parallèle ce que pourrait être cette crainte du retour au même. Cette crainte serait-elle irréductible à la structure ? Pulsions de mort, tel que Freud décrit ce retour au même ? Mais peut-on alors le traiter ailleurs que sur le divan ? Et collectivement, qu’en faire ? Juste le supporter ? Peut-être...

Je continue à me servir de Nietzsche, me servir, sans en avoir fait le tour, du souffle de sa tempête, de l’acuité et la joyeuseté de ses aphorismes. Joyeuseté pour interroger notre goût au pessimisme ? La psychanalyse nous subvertit, nous rend disponibles dans nos pratiques à la diversité, accueillant de la particularité, consentant à la surprise du mouvement et du changement. Pourquoi collectivement serions-nous aspirés par une certaine forme de condamnation du devenir ? Rappelons que Nietzsche critique âprement l’homme réactif, celui qui dit non à tout ce qui est autre à lui-même, et qui, en cela, limite l’autre. Cette volonté de nier ou volonté de néant (nihilisme) s’oppose aux forces actives qui consentent au vouloir, au multiple, au divers. Même lorsque les forces réactives prennent le pouvoir, elles ne cessent pas d’être réactives et non actives au sens de l’affirmation. C’est l’homme du ressentiment (la faute à l’autre) qui fait honte à l’action et qui condamne le devenir dans un : “tout revient” et donc “tout revient au même”.

Je laisse pour l’instant Nietzsche qui m’a permis de formuler de cette manière ma question : lorsque tout revient, cela veut-il dire que tout revient au même ? On entend bien la tonalité de découragement ou de déception face à l’essai qui s’est avéré infructueux puisque cela est revenu au même (alors à quoi bon ?). Pour avancer sur cette question, ne peut-on pas scinder en deux cette proposition : “tout revient - donc “tout revient au même” ? Ne peut-on pas trouver un écart entre ce “tout revient” et le “tout revient au même” ? Il y a d’une part le “tout revient” du constat qui reste néanmoins à prouver. Les difficultés que l’on rencontre ou rencontrera peuvent sembler identiques, encore qu’en ce qui nous concerne, les expériences d’Ecole sont inédites si l’on ne court-circuite pas le développement de ce qui pourrait se déplier comme particularité. C’est une première précaution opportune car le même n’est pas si sûr. La deuxième précaution concerne ce jugement : “qu’alors tout revient au même”. Le moins qu’on puisse dire de ce jugement est qu’il est pessimiste mais ce qui nous préoccupe est l’inertie qu’il introduit. C’est un jugement qui barre la part que chacun peut prendre dans l’expérience puisqu’il introduit le repli sur soi, dans un jugement négatif de l’ensemble. Pourtant l’expérience analytique est toujours en cours, c’est l’expérience de chacun, l’expérience à déplier dans sa singularité, jusque dans ses conséquences singulières. Là où le jugement interrompt l’audace heureuse de l’expérience, je vous propose l’hypothèse de la vertu de la précaution quant au jugement “de réserve” qui est l’envers de l’opinion déclarée. Ce qui nous importe dans cette Ecole, peut-être au-delà des structures adoptées, est la manière dont chacun va s’approprier cette expérience et que cela se dise et se vive effectivement dans la participation, la permutation, la révision de nos dispositifs...

4/ Pour conclure

La psychanalyse tient de l’expérience audacieuse. Ce que nous souhaitons est que l’expérience s’effectue et qu’elle se poursuive. Les obstacles rencontrés, nous les avons nommés ainsi : crainte du retour au même, péjoration, jugement de réserve ou d’inertie, autres noms de la pulsion de mort. La précaution à prendre quant à ces obstacles apparaît comme bienvenue. C’est alors la voie nécessaire du dire et non du silence.